

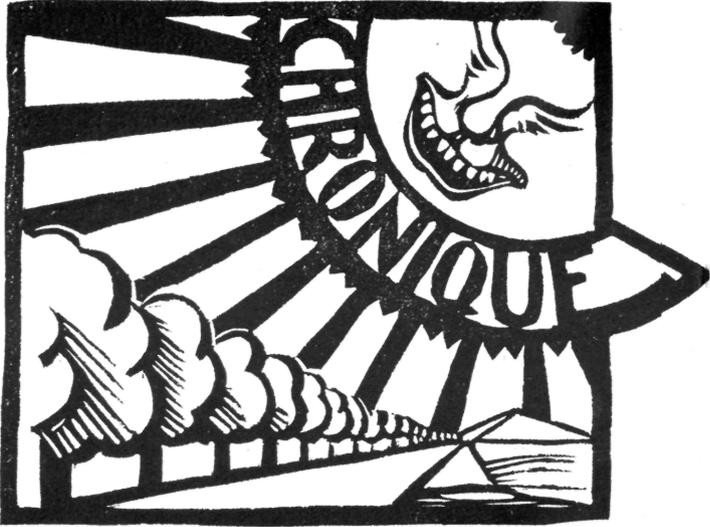
# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

## Chronique

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1933, tome 32, p. 168-171

© Abbaye de Saint-Maurice 2011



Je brouille tout. S'il prenait envie à mon professeur d'histoire de m'interroger demain, je prendrais bien la Marne pour Morgarten et vice-versa. Passe pour les deux Henri IV, celui de France et celui d'Allemagne, mais la Marne avec Joffre, mais Morgarten avec... je ne sais plus qui, des Suisses sans doute, et des Autrichiens.

En somme, la chronologie n'a pas une grande importance ici et si je mets Martigny avant Gruyères ou Gruyères avant Martigny, personne ne m'en voudra. C'est tout pour le mois de juin.

Il n'y a jamais eu, au Collège, une fanfare comme celle de M. Quartenoud. Au matin de la Pentecôte, elle partait pour Martigny, plus fière et plus sûre que jamais. Ce qu'elle fit là-bas, M. Bussard, avec son « Courrier des Sociétés », m'empêcha de le dire, mais j'ai remarqué, le soir, tant de boutonnières fleuries et tant de visages enchantés que j'ai conclu : une fameuse fête, des succès ébouriffants, un commissaire merveilleux. C'était vrai. Quand j'ai pu obtenir des détails, quelques jours plus tard, j'ai regretté follement de ne pas être fanfaron pour connaître M. Joseph Torrione et bénéficier un tout petit peu de ses tendresses.

Mais la « Grande promenade » allait me consoler. Comme d'habitude, la veille, il pleuvait. M. le Recteur, affairé, auscultait

les nuages et mouillait son doigt pour savoir d'où venait le vent. M. le Directeur ne craignait rien, lui, car son pays est si beau qu'il ne nous ferait pas l'impolitesse de se cacher au jour d'une grande promenade.

Paccol, Doudou et Cie, réveillés les premiers, jouèrent la Diane au dortoir. Pour une fois, tous se levèrent immédiatement. Messe, déjeuner. A la gare, les voitures du train spécial sont prises d'assaut malgré M. Grandjean qui se promène sur le quai avec un papier et un crayon, pour l'ordre. Et en route !

Dans les wagons, l'entrain n'a pas besoin d'être commandé. Les fanfarons font un bruit d'enfer et les autres chantent en regardant aux fenêtres. Quelques chanoines lisent leur bréviaire dans un compartiment où le silence règne. M. Jacomet, qui a pris ses avances, contemple la locomotive et M. Butty circule indiscretement partout pour enregistrer des scènes amusantes ou des attitudes cocasses au moyen de son appareil à filmer. Les principistes de M. Ducrey, Marcel-Clos-Thorrens et les autres Vieux de la classe contemplant le Léman, tandis que le petit Burlet, distrait un instant par les voix cassées de Colacicchi et de Freschi, verse un pleur sur Lausanne qui échappe à ses regards.

Fribourg. Pas un nuage au ciel. Sur le quai, Mgr Savoy, Recteur du Collège St-Michel, entouré de tous ses collaborateurs, nous attend. Quel accueil chaleureux ! S. E. Mgr Besson a eu le geste très délicat et très apprécié de déléguer son chancelier à la gare pour nous recevoir à l'arrivée dans sa ville épiscopale. Mais ce n'est pas tout. Les étudiants sont aussi là, en colonnes de marche. Voilà qu'ils prennent la tête d'un immense cortège, composé de mille deux étudiants, et des deux fanfares de St-Michel et de St-Maurice. La rue de Romont offre le plus magnifique spectacle qu'on puisse voir. Sur les trottoirs, le public assiste à ce défilé en manifestant sa Sympathie.

Dans la vaste église du Collège St-Michel, Mgr Savoy nous adresse quelques paroles de cordiale bienvenue et rappelle à notre souvenir la vie apostolique de saint Pierre Canisius, Docteur de l'Eglise, dont nous pouvons vénérer les précieuses reliques. Après le chant d'un cantique en l'honneur du grand bienfaiteur de Fribourg, le Chœur mixte de St-Maurice exécute un motet de Palestrina.

Nouveau cortège. Précédés des étudiants de St-Michel, nous nous rendons, par la rue de Lausanne, à la cathédrale où M. le professeur Joseph Gogniat, organiste, nous donne un magnifique concert, qui se termine par le célèbre crépitement de l'*Orange*. Nous voulions ensuite exprimer à S. E. Mgr Besson notre respectueuse gratitude pour sa bienveillance à notre égard, en donnant une petite aubade sous les fenêtres de l'Evêché ; mais M. le chancelier Arni nous arrêta, Monseigneur étant retenu loin de Fribourg par une cérémonie religieuse.

Les fanfares regagnent St-Michel. Une collation est aimablement offerte à nos camarades qui nous rejoignent bientôt sur les Grand'Places.

Nous quittons Fribourg en remerciant à nouveau Mgr le Recteur, Messieurs les professeurs et les étudiants de St-Michel, pour leur réception si délicate et si touchante et nous voilà, confortablement installés dans les autocars des Chemins de fer Electriques de la Gruyère, filant sur les routes fribourgeoises, admirant les paysages calmes de ce beau canton.

A Bulle, encore un cortège à travers les principales rues, fanfare et drapeau en tête. Le soleil est éclatant.

M. Gaillard, tenancier du « Terminus », nous reçoit fort bien dans les vastes salles de son hôtel. Excellent dîner. A la table des invités, M. le préfet Gaudard eut des paroles extrêmement aimables à l'adresse du Collège de St-Maurice, ainsi que M. le syndic Glasson.

Nous avions hâte d'abandonner le pas de gymnastique et de nous évader en ville ou dans les environs. Les uns s'en furent, par Bouleyres, à la chapelle de Notre-Dame des Marches ; les « mystiques » montèrent à la Valsainte ; les admirateurs de paysages contournèrent le lac de Montsalvens, un « Quatre-Cantons » en miniature ; d'autres, plus prosaïquement, prirent le tram de Gruyères. On s'y retrouva tous, pour finir, goûtant joyeusement sur la splendide terrasse de l'hôtel de la « Fleur de Lys », ou visitant le château des anciens comtes de Gruyères. La fanfare joua sur la vieille place tandis que les petits soufflaient éperdument dans des trompettes en fer blanc. C'était bien la « fête au village », avec du bruit et de la couleur, chaque gosse ayant son fez rouge ou sa calotte d'armaili. On eût cru Chalamala de retour et la « coraule » ressuscitée ...

Au revoir, Gruyères ! Le train, vers 18 heures, nous emporte. Il nous conduit, à travers la Haute-Gruyère, à Montbovon, puis aux Avants, et enfin à Montreux.

Je ne puis décrire la joie et l'enthousiasme de tous. En proportion du vacarme, quoi ! Il y avait tout juste Dumas qui prenait les choses au sérieux et lançait un billet dans la cuisine de ses parents au passage du train.

En rentrant, la fanfare conduisit un dernier cortège à travers les rues de St-Maurice. Puis ce fut l'heure du sommeil : il ne tarda pas.

Ah ! j'allais oublier deux choses extrêmement importantes pour les historiens futurs : d'abord, le drapeau. Eh oui ! le magnifique drapeau rouge, avec un beau saint Maurice caracolant par dessus, le drapeau des 125 ans du Collège, bénit solennellement l'an dernier, le 2 juillet, fit sa première sortie hors la cité abbatiale le 4 juin, avec la fanfare, pour le congrès des musiques romandes à Martigny, et sa seconde, le 7 juin, avec tout le Collège, pour la « Grande promenade ». La seconde chose à noter concerne nos moniteurs : on les inaugura le jour de la « Grande promenade » aussi, et on les trouva si pratiques, et ils nous trouvèrent si dociles, qu'on les remploya à la procession de la Fête-Dieu. Le même acte accompli deux fois,

c'est déjà une habitude, ce sera bientôt une tradition. Vivent nos moniteurs !

Ce que j'en ai raconté sur cette « Grande promenade » ! Si cela vous ennuie, vous en supprimerez quelques bouts dans dix ans, quand vous relirez les *Échos*...

J'ai encore deux ou trois petits potins à répéter.

Il y a, au Collège, un grand garçon qui s'appelle Claude et qui aime beaucoup la cigarette. Ça se comprend. Mais Claude pousse l'amour du tabac jusqu'au bout des doigts et il n'aime rien tant que l'index proprement jauni, l'ongle y compris. Son ami Jean rigole et n'a nulle envie d'en faire autant.

Le professeur d'histoire, en 1<sup>re</sup> Commerciale, a certainement dû expliquer à ses élèves ce qu'était la loi salique. A ce moment Médico — le pauvre, il nous a quittés — n'écoutait sans doute pas et il a répondu bravement, à l'examen, comme suit : « La loi salique est une loi venant du grand saint François de Sales et qui contient des fondements très précieux à pratiquer pour la vie économique et sociale et religieuse ». Les Francs Saliens auront pensé, dans l'autre monde, que les barbares ne sont pas toujours ceux qu'on pense.

Quand je disais au début que je brouillais tout, je ne me trompais guère. J'ai oublié de parler des fêtes de professeur, de M. Viatte dont le prénom seul lui vaut tant de sympathies, de tous les Louis et de tous les Paul, de M. Closuit qui fut charmant, le 24 juin, de minuit à minuit, de M. Jacomet enfin qui, le 2 juillet seulement, fit aux bêtes et aux végétaux de la création la charité de leur laisser la paix.

Le lendemain de la Fête-Dieu nous avons présenté nos vœux à Monseigneur. Dans sa réponse, Monseigneur nous rappela quelques excellentes vérités qu'il serait bon de méditer plus souvent. A cette occasion, la Fanfare joua « Egmont » avec un brio remarquable et le Chœur mixte chanta une délicieuse pièce de Dalcroze.

La promenade à la montagne eut lieu lundi dernier, 3 juillet, par un temps splendide. Naturellement, il fallait quelques gouttes de pluie, à la descente, pour respecter la tradition. Le matin, M. le Prieur Michelet bénit le nouveau chalet des chanoines et, après le dîner, les professeurs de classe emmenèrent leurs élèves sur les sommets ou dans les bois.

Je tire le rideau maintenant. Tant pis pour les matches puisqu'ils ne sont pas finis. Du reste tout va mal depuis que M. Bussard a pris si méchamment le parti des physiciens contre les philosophes. Wolfi ne pardonne pas ces choses, Luggen en pleure de dépit et Abt cherche des raisons. Marcel Wildhaber et Jean-Charles Schmidt parlent de chevaux et Wetzel approuve.

Moi, je me tais.

Le chroniqueur.